

Myra Latendresse-Drapeau
Rachel Bouvet

Présentation

Si, comme le suggérait déjà Genette avec son premier *Figures*, la littérature « ne se dit plus qu'en termes de distance, d'horizon, d'univers, de paysage, de lieu, de site, de chemins et de demeure¹ », qu'en est-il lorsqu'au cœur même des espaces de ce *dire* particulier vient se greffer le mouvement de l'errance? Et, à y regarder de plus près, les termes de ce dire littéraire ne jaillissent-ils pas eux-mêmes d'une autre errance, *errare*, qui les contraint à emprunter les chemins de l'erreur, préservés des vérités et ouverts au champ de l'imagination? C'est dire qu'entre la littérature et l'errance il n'y a qu'un pas, et un pas qui, contrariant l'esprit analogique, n'est pas forcément celui de la déambulation. Si celle-ci est bien une expression de l'errance, le rapprochement des deux phénomènes provoque une restriction sémantique qui nous amène à les considérer séparément. Alors qu'un récent recueil de la collection *Figura* réfléchissait sur les rapports entre la démarche déambulatoire et la création littéraire², il s'agira plutôt pour nous de saisir la question en amont et d'interroger les liens qui unissent les pratiques de l'errance à la production du sens.

L'errance *actée*, représentée comme la conséquence d'un châtement divin, d'une démarche intime ou d'une pathologie, constitue une trame qui relie la fiction à la pensée mythique, aux récits fondateurs, voire à l'écriture de l'histoire. Mais à cette errance s'en superpose une autre, « signifiante et non signifiée » comme le dirait encore Genette³ : une errance *pensée*, perçue comme un processus cognitif et sémiotique. Une posture intellectuelle, donc, qui dit aussi un certain rapport au monde,

¹ Gérard Genette, *Figures I*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1976 [1966], p.108.

² cf. André Carpentier, Alexis L'Allier [dir.] « Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain », *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n°10, 2004.

³ Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1969, p.44.

au langage, à l'(A)utre, à soi; une métaphore de la création. Dépasser les limites d'une simple thématique de l'errance pour explorer les espaces ouverts par son introduction dans le champ du sujet, mais aussi dans ceux de l'épistémologie et de la création littéraire et cinématographique, voilà ce que proposait le colloque international dont est issu le présent recueil. Réunissant de jeunes chercheurs sous la double enseigne de *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire de l'UQAM et du Centre de Recherche sur l'Imaginaire (CRI) de l'Université Stendhal – Grenoble 3, ce colloque a été l'un des premiers de ce type à être organisé en France. Fruits de la réflexion que nous y avons menée, les textes proposés n'empruntent pas un parcours linéaire mais invitent le lecteur à les suivre sur les pas d'un *iterare* jalonné par des approches méthodologiques et disciplinaires à chaque fois différentes. Aussi, trouvera-t-on dans ce cahier une diversité de pistes d'analyse qui sont autant d'échos au caractère éminemment protéiforme et complexe du phénomène lui-même.

De l'errance nous en arrivons ainsi aux errances, relevant dans le passage du singulier au pluriel trois grandes articulations. Dans un premier temps, l'errance est appréhendée non pas comme un motif mais bien comme un principe poétique à l'origine d'une pensée, d'un genre littéraire, d'un langage. Dans une perspective géopoétique, Alexandre Gillet opère un rapprochement entre errance et atopie. S'appuyant sur l'œuvre de Kenneth White, il démontre que l'errance, parce qu'elle expose l'esprit au non-connu, permet l'émergence d'une poétique du non-lieu, d'une pratique et d'une pensée atopiques – du champ de l'atopie. Christèle Devoivre, ensuite, revient sur la notion de récit poétique afin de suggérer que l'essence de ce genre littéraire se situe dans une double errance : errance mise en scène dans les nombreuses quêtes des personnages, et errance du récit lui-même qui, en substituant à l'objet de la quête la quête elle-même, est sans cesse reconduit et ne peut que demeurer ouvert. Le langage peut également être le lieu d'une errance, suggère quant à lui Alexis Geng, qui considère la débauche verbale des romans de Joseph Conrad non pas comme un instrument de confusion mais bien comme une voie d'accès à une présence totale au monde et aux mots, un mouvement nécessaire aux processus de cognition et de

représentation.

Toute quête suppose une part d'errance et toute errance est elle-même métaphore de la quête : c'est sur cette dialectique que nous invitent à réfléchir les articles de la deuxième partie du recueil. Dans les romans arthuriens de Chrétien de Troyes qu'étudie Isabelle Olivier, l'errance des chevaliers ne participe pas seulement à leur construction identitaire : elle en fait des héros civilisateurs, conquérant des espaces qui jusque là échappaient aux lois de la chevalerie. La fonction heuristique de l'errance résiste cependant difficilement à l'épreuve de la modernité et, comme nous le montre Marion François dans son analyse du roman policier contemporain, l'(en)quête du détective moderne se mue bientôt en errance régressive dans une ville-labyrinthe, image du temps qui s'écoule, de la pulsion, de la création elle-même. C'est enfin à la quête de sens d'un autre type d'individu, bien réel celui-là, que s'intéresse Hélène Hamon alors qu'elle réfléchit au parcours de femmes atteintes d'un cancer gynécologique et se définissant comme errant entre la vie et la mort. L'errance qui s'introduit ainsi dans les failles du sujet – ou du personnage – offre alors la possibilité de s'engager dans une quête initiatique dont l'issue n'est toutefois pas certaine.

Avec la troisième partie de ce cahier, nous articulons le passage à une errance qui devient objet de représentation et de description, aux figures de l'errance. L'article de Julie Anselmini se penche sur l'une de ces figures de l'intranquilité, Isaac Laquedem, et démontre que même s'il s'inscrit dans la tradition du Juif errant, le personnage éponyme d'Alexandre Dumas se veut plutôt l'expression de son dépassement et de sa subversion; l'expression, aussi, d'une esthétique totalisante. Dans les parcours erratiques que nous présente ensuite Anne Lise Marin Lamellet, la tension entre contrainte et jouissance de l'errance présente chez Dumas se mue en une oscillation entre errance aliénante et salvatrice. Les personnages du cinéma de Mike Leigh, nous dit-elle, sont soumis à une errance identitaire, économique et sociale de laquelle ils sont invités à se libérer.

À partir de ces quelques balises, flottant quelque part entre

Montréal et Grenoble, de nouvelles errances sont appelées à se tisser, celles de la lecture, de la pensée qui chemine, entre les arbres, entre les feuilles qui seront bientôt tournées...